

Les Envolées de l'Observatoire



MARTIN Larry Kauma
Juin 2018

PAROLES DE JEUNES-JEUNES

Paroles de bancs.

« Je suis efficace à n'être nulle part, et partout à la fois. » Picassiette



Photo by Larry Martin.

Les jeunes femmes, sont-elles des hommes pas comme les autres ?

Lorsque je lui ai demandé les composantes de son « métissage », mot qu'elle n'a d'ailleurs jamais utilisé, la jeune demoiselle aux cheveux bouclés et ordonnés, m'a répondu que son père est kanak et que sa mère est tahitienne-européenne. Et elle me bouscula dans mes représentations lorsqu'elle affirma qu'elle était aussi américaine, française et de bien d'autres horizons. « Américaine » de par l'influence des films et de la musique qu'elle consomme ; « Française » de par une influence culturelle, culinaire et vestimentaire... Cette faculté à se voir comme le « produit » du monde, et à l'assumer comme une ressource, là où certains voient la mondialisation comme une menace pour sa propre identité, n'est que le reflet d'une génération de son temps... et son temps contemporain.

A cet effet, certains verraient cette jeunesse comme une génération incomprise et difficilement saisissable, étant donné qu'on aura tendance à la voir avec « notre propre

paire de lunettes ». Je ne sais si c'est une incompréhension de cette jeunesse, ou plutôt une difficulté à se reconnaître dans cet « étrange » tableau mondial.

Autres temps, autres mœurs, autres modes de pensées. Faut-il l'avouer, dès lors qu'on s'interroge sur l'autre, c'est surtout pour savoir si on existe dans les yeux de l'autre ; et surtout, si on y voit notre propre reflet dans les siens.

En bref, s'interroger sur l'autre, c'est surtout réinterroger sa place et son lien avec l' « autre ». C'est évaluer le volume de son existence, à savoir si on a été utile lors de notre passage sur cette terre. Comme quoi, il risque d'y avoir dans chaque « vieux », un jeune qui se demande ce qui s'est passé. Alors question : « **Qui vit dans le monde de qui ?** »

Autre constat, lorsque je rencontre des personnes fraîchement arrivées et qui affirment haut et fort la timidité de certains Calédoniens. Je leur pose la simple et bonne question de savoir s'il s'agit **de pudeur, de timidité ou de capacité à poser des mots sur soi ?**

Car d'une part, la timidité qui peut être traduite comme un repli sur soi, est surtout contredite par « le problème numéro un » en Calédonie, si ardemment défendu par les politiques : l'alcool.

Donnez deux bières à certains et vous vous demanderez si la timidité a existé. Est-ce que l'alcool enlève ce masque que l'on porte en société ? **Alors qu'est-ce qui fait qu'on n'est pas soi-même dans l'espace public ?**

D'autre part, la pudeur peut-être ici une explication dans la mesure où **dans le pays du non-dit, on apprend beaucoup plus à dévaloriser l'autre pour se valoriser soi.** Alors comprenez par là qu'il paraît nécessaire de ne pas parler de soi. Et donc la pudeur se confond avec la discrétion.

De plus, lorsque des personnes issues de rapport communautaire assez fort où l'individu n'existe pas, mais où l'on se considère membre d'un tout, la volonté de parler de soi peut-être perçue comme un détournement du respect du groupe. Le « on » se joue du « je ». Et en ce sens, la pudeur est vue comme le nœud qui nous attache au collectif. Quant à la capacité de poser des mots sur ses émotions, la vie n'a pas été facile pour certains.

Pour ceux qui s'en rappellent, il y a de cela quelques décennies, la mémoire de certaines familles calédoniennes se faisaient l'apologie d'une maladie inscrite dans leur foyer : l'amnésie. La volonté de se délester du poids de certains souvenirs du passé, comme un véritable frein à sa reconnaissance dans le paysage civil calédonien, faisait foi et loi. **On peut supposer qu'il n'y a pas eu d'apprentissage à poser des mots sur l'émotion collective en héritage.**

Et même de façon plus réduite, certains parents n'apprennent pas à leurs enfants à poser des mots sur leurs émotions, sur leurs ressentis vis-à-vis d'eux-mêmes et de ce qui les entoure. **Cette lecture de soi et du monde est un point indispensable à toute personne qui se veut se positionner dans la société.** Celui qui, hélas ne dispose d'aucune intimité avec lui-même, et avec le monde, peut être fermé à l'écoute d'autrui et à le voir comme une menace. Et nombre d'exemples ont démontré que lorsqu'on est atteint d'un désamour de soi, on exprime souvent la volonté de changer le monde pour se voir changer soi-même.

« Faut-il modifier l'extérieur pour bonifier l'intérieur, ou faut-il modifier l'intérieur pour bonifier l'extérieur ? »

La jeune génération paraît être tout le contraire.

En tout premier lieu, comme affirme le rappeur Dosseh : « Pendant des piges, j'ai attendu que ma vie change, puis j'ai fini par comprendre que c'était elle qui attendait qu'je change ! (Dosseh, habitué) ».

En effet, leurs propos désignent toujours le fait de se connaître d'abord soi-même, de savoir ce que l'on aime ou ce que l'on n'aime pas, de ce qui nous fait ou nous défait, avant de se lancer à l'assaut du monde, et de la construction de son pays. **C'est avant tout la construction de soi qui paraît être inévitable avant la construction de son état.** Est-ce d'ailleurs pour cela que la génération des quarantenaires se retrouvent parfois à parler de « crise de quarantaine, de « bilan », de « remise en question » car la volonté de vite acquérir des diplômes, (au point même de s'inscrire sans conviction certaine), de vite s'inscrire et de « faire » sa place dans la société était synonyme de réalisation sociale au détriment de sa sociale réalisation. Certains y trouvent un privilège à se définir par les titres, statuts et autres fonctions. La volonté est, selon notre génération, de croire que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. **Le rêve suivra le geste.**

La jeunesse y trouve un privilège à se définir par sa joie de vivre. **La quête du bonheur par la connaissance de soi.** La volonté est selon elle, de croire que le monde appartient à ceux qui se réveillent tôt. **Le rêve habite le geste.**

A une certaine époque où certains voient une vie de travail avec du congé dedans, à l'heure actuelle, **certaines voient une vie de congé avec du travail dedans.** La réelle différence se perçoit dans **le plaisir à réaliser une tâche.** « *Aimer ce que tu fais et faire ce que tu aimes* » est une maxime pour certains. J'interprète Medji lorsqu'elle affirme qu'il doit y avoir une adéquation entre la formation de l'élève et la fonction qu'il occupera plus tard. Car peut-être la santé d'un pays dépend aussi de la santé de ses travailleurs, du plaisir à se lever le matin...